

LA JOUISSANCE DE LA HAINE

Lucien ISRAEL

Nous reprenons sous ce titre, et avec l'aimable autorisation de Lucien ISRAEL, les extraits de deux séminaires qu'il a tenu respectivement les 15 janvier et 12 février 1979

I

(3) Tout ceci pour introduire ce que je vous avais annoncé l'autre jour à savoir le machin de Marguerite DURAS intitulé "*Détruire, dit-elle*". (1)

Il fallait bien que je fasse un peu de préparation la dernière fois pour vous remettre dans le bain, préparation à peine suffisante à ce qui va nous apparaître comme l'étrangeté, je ne dirai pas forcément l'inquiétante étrangeté, mais l'étrangeté de ce texte, de ce style de Marguerite DURAS qui situe à tout instant un ailleurs. Un ailleurs dans le lieu, mais aussi un autre temps.

A lire ce texte ça peut vous donner l'idée de ce que serait une séance d'analyse où il se serait vraiment passé que chose d'analytique. Il s'agit toujours d'autre chose. Et ici, d'un autre type de relation amoureuse. Autre type, ça voudrait dire qu'on pourrait, qu'on pourrait glisser dans un tel type déjà marqué. Or ce qui caractérise justement les amours décrites par Marguerite DURAS, c'est qu'elles échappent à toute typologie, qu'elles sont inventées à chaque instant et que les repères habituels sont si bien perdus que, non seulement on ne sait plus qui parle et à qui, mais on ne sait même plus très exactement où on se trouve soi-même. Qu'est-ce qui fait l'étrangeté de ces relations amoureuses ? Ou plus exactement, qu'est-ce qui fait la banalité des relations amoureuses habituelles ? Qu'est-ce qui vient les écraser, en faire quelque chose d'ouï tout inattendu, tout hasard, toute improvisation est éliminée. C'est que tout le discours amoureux, là je ne fais pas de plagiat, tout le discours amoureux, je pourrais presque dire, mais ce serait anticiper, je pourrais (4) presque dire qu'il est masculin, il vaudrait mieux dire qu'il situe des repères dans le futur. C'est-à-dire que ce que j'évoquais l'autre jour sous le terme d'amour toujours, impliquait qu'il y avait une sorte de garantie du lendemain. 3^e ne veux pas dire qu'il ne puisse jamais y avoir de lendemain amoureux. Mais il n'est jamais garanti sinon il usurpe le terme d'amour. Je ne vais pas pour autant mettre l'amour sur un piédestal. Il est l'exigence minimale adressée à l'existence humaine. Ca demande un effort constamment renouvelé et c'est par souci d'économie de cet effort qu'on essaie de se garantir. Pas du tout qu'on doute de trouver d'autres partenaires, peu importe leur sexe, mais c'est lassant de refaire à chaque fois, comment dire, l'effort de conquête, de séduction, de refaire à chaque fois l'effort de la rencontre. On voudrait bien se reposer. Et pourtant dès qu'on se repose, et il en va de l'amour comme du prophétisme, dès qu'on se repose, quelque chose vient nous aiguillonner, qui nous fait trouver fade le temps du repos. Les repères donc, sont

(1) Marguerite DURAS *Détruire dit-,elle* Editions de Minuit, Paris 1969

- Les propos soulignés, le sont à l'initiative de la rédaction.

autant de garanties qui nous débarrassent de cette nécessité, non pas de l'éternel retour, mais de l'éternel recommencement. Ça marque bien sûr les formes contemporaines de l'amour. L'amour aujourd'hui est caractérisé par l'anticipation, l'anticipation qui prend les formes les plus banales, les plus usuelles, l'anticipation qui fait que par exemple on va programmer les enfants. On peut très bien concevoir un couple qui se marierait aujourd'hui ou qui s'unirait, peu importe sous quels auspices, et qui planifierait un plan quinquennal, le nombre d'enfants souhaité et si on en programme plus que ne le veut la nature, nous savons fort bien qu'aussi bien notre Faculté que les Facultés voisines mettent à la disposition des gens pressés la possibilité de multiplier par deux, trois, quatre ou cinq, pour l'instant, ça ira à six ou sept bientôt, la portée de chaque grossesse. Ça fait partie des planifications et de l'ancrage amoureux au futur. Plus simple encore, et là la complicité sociale se fait jour, plus simple encore, c'est le plan d'épargne à long terme. C'est comme ça que ça s'appelle. On peut faire ça par couple. Chacun d'ailleurs par son décès complétant le plan d'épargne de l'autre. Il faut calculer à quel moment ça vous rapporte le plus de vous débarrasser du partenaire. C'est à l'assurance aussi qu'on peut rajouter. Alors pour être sûr que ça va durer longtemps, eh bien on s'engage par exemple dans une construction dont on sait qu'il vous faudra vingt ans, vingt-cinq ans pour la payer, conjointement, c'est comme ça que ça s'appelle, et (5) dans vingt-cinq ans, on aura peut-être le droit de ne plus penser à changer de partenaire. On sera peinard.

La psychanalyse naît dans une période qu'on dit de répression sexuelle, fin du XIX^{ème} siècle. C'est du moins ce qu'ont cru lire des **Reich**, par exemple, il ne s'agit pas du tout de répression sexuelle c'est bien pire que ça, il s'agit d'une période où l'on exige des garanties et des garanties de durée, on ne réprime pas du tout la sexualité mais il faut s'engager devant Dieu, les hommes et l'autre, il faut s'engager à la faire durer, à en faire une continuité.

Regardons de plus près cette garantie. Qu'est-ce qui peut bien être garanti ? Tout d'abord la disponibilité de l'objet Et n'allez pas braquer à un quelconque phallocratisme parce que chacun de vous est l'objet de l'autre, comme on dit il n'est pas plus con qu'un autre. Garantie donc de l'objet, de sa disponibilité, de sa maniabilité et surtout garantie de l'adéquation de cet objet au désir. ça colle exactement, à, faut-il dire "avec", ce dont on a envie ou avec ce dont on a besoin ? Vous voyez ce qui est éjecté par cette adéquation, chacun est pour l'autre l'objet et l'autre est pour chacun sujet. Ça colle parfaitement, ce n'est plus la peine de se crever le derrière à essayer de construire des différences entre désir et besoin, c'est la même chose, c'est ça la revendication de la période dans laquelle **Freud** invente la psychanalyse parce qu'il est tout à fait évident que si le désir avait été reconnu dans sa spécificité il n'aurait pas été nécessaire de cet extraordinaire détour pour en faire prendre conscience, cet extraordinaire détour étant la psychanalyse.

Il y a eu d'autres tentatives de créer des garanties. Par exemple l'Amour courtois, dont on vous a déjà pas mal rebattu les oreilles en d'autres temps, l'amour courtois et sa survalorisation, avec la dame qu'on met sur un piédestal, le plus éloigné possible. C'est ce qu'on fait habituellement du travail. Un proverbe espagnol dit "El trabajo es sagrado no lo toques", le travail est sacré, n'y touche pas ; eh bien, dans l'amour courtois, c'est pareil pour l'autre. L'autre est sacré, n'y touche pas. C'est le meilleur moyen et le seul d'ailleurs de se conserver à cet autre son idéalité, sa perfection, façon d'y croire, à cet autre, en n'y allant (6) pas voir. Mais de tout ça, les garanties du siècle dernier, la survalorisation de l'objet, nos mœurs amoureuses contemporaines restent marquées, avec en plus quelques épisodes de sauvagerie par-ci par-là, et qu'on vienne supprimer dans un texte comme celui de DURAS, qu'on vienne supprimer l'une ou l'autre de ces garanties, eh bien c'est là qu'on va se retrouver dans ce bain, qui pour n'être pas forcément inquiétant, comme je vous l'ai dit, est au moins étrange.

J'ai fait tout mon possible pour repousser jusqu'à maintenant l'entrée dans le vif du sujet parce que, comme vous le verrez, il n'est pas tellement vif que ça. Le scénario n'est pas de **HITCHCOCK**. Ce n'est pas par hasard que ça se situe dans un hôtel feutré où on met des gens qui ne sont peut-être pas tout à fait des malades mais sûrement pas des gens très bien portants. Ils sont là en train de cultiver, pourrait-on croire, ce que j'essaierai de développer lors d'un autre entretien sous le nom de la *mort lente*, mais la mort lente ça fait encore très vivant par rapport à cet espèce d'aquarium où évoluent quoi ? en fait quatre personnages, quatre personnages et des comparses. Quatre personnages deux hommes, deux femmes mais la partition, la répartition de ces personnages ne se fait pas du tout selon le plan de la partie carrée qui elle, serait parfaitement conforme aux garanties contemporaines parce que c'est un autre mode de garantie, je te le prête, tu me le prêtes, il suffit d'augmenter d'un nombre pair de partenaires pour arriver par la voie des permutations circulaires et autres à un nombre impressionnant justement d'accouplements qui sont la garantie recherchée. La partition donc ne se fait pas comme ça, elle peut se faire selon les modes sociologiques, les modes sociologiques qui mettraient d'un côté les intellectuels, un nommé STEIN, un nommé Max THOR et une nommée ALISSA et de l'autre côté le groupe bourgeois représenté par une nommée ELISABETH et ses appendices qui n'ont aucune espèce d'importance.

Bien en peine serait-on s'il fallait classer ces gens en hommes et femmes parce qu'on ne sait jamais dans tout ce lot qui est l'homme ou la femme de qui. On pourrait tenter aussi un classement selon les comportements et les conduites conscientes et le fond inconscient. Conduites conscientes et fond inconscient c'est la répartition qui nous tente le plus parce qu'elle (7) est indiquée, imposée par le décor. J'ai parlé d'aquarium, ce n'est pas un camp romain, c'est un hôtel avec des baies qui donnent sur des pelouses, qui donnent peut-être sur un tennis, il n'est pas indiqué si on le voit ou pas, on entend peut-être simplement les balles comme dans le premier film venu, et l'arrière fond, l'inconscient c'est une forêt mystérieuse et effrayante, imaginez là-dedans des gens assis, je les imagine volontiers sur des chaises à roulettes, dont on aurait supprimé les roulettes pour qu'ils n'aillent pas trop vite, des gens qui passent des journées entières à se contempler. Max THOR par exemple, il semble qu'il soit enseignant quelque part. On le sait parce qu'il endort ses étudiants ce qui lui permet d'en réveiller une de temps en temps, ALISSA par exemple.

Mais au début ALISSA n'est pas là. Max THOR est tout seul, il est venu attendre sa femme qui est allée dire bonjour à ses parents. Probablement que le Max en question, les parents de la femme, ils n'en voulaient rien savoir, Il est seul et il contemple depuis le moment où le roman commence, roman si on peut dire, contemple au maximum depuis une quinzaine de jours la nommée ELISABE. Elle est seule elle aussi. Sorte de guet, épiement, avec de temps en temps une espèce de découverte sur les intérêts à tous les sens du terme de la dame ELISABETH Marguerite DURAS nous souligne que si ELISABETH est intéressante, elle n'est en rien séduisante pour un homme. Elle décrit avec quelques détails, c'est peut-être la seule description qu'il y a dans ce livre, des cheveux secs, cassants, négligés, que ça sent son malade. Après que les deux protagonistes se soient observés pendant quelques semaines, il ne faut pas aller trop vite, il ne faut pas bousculer les choses, entre en scène le nommé STEIN. Ca s'écrit Steim. Qui est une espèce de pitre plus ou moins fascinant, parfaitement vide, creux, dans lequel tout le monde peut se couler. Il va apparaître que ce STEIN se prête remarquablement à être le signifié de tous les autres personnages. Et on assiste ainsi progressivement avec l'introduction de ces personnages et de quelques détails sur ces personnages, on assiste à une sorte de création, de genèse et cette dimension créatrice est tellement consciente chez Marguerite DURAS qu'elle reprend à plusieurs reprises le style de la création, de la Genèse. Style bien sûr vu à travers l'optique durasienne, c'est-à-dire (8) réduit à sa plus simple expression. Ce sera par exemple "*Soleil, septième jour*". Et puis "*il la*

regarde depuis quelques heures". Ce n'est sûrement pas un hasard qu'on soit obligé d'évoquer la Genèse puisque tous les personnages mis en scène par DURAS, du moins ce premier groupe de personnages, STEIN. Max THOR, ALISSA ces premiers personnages sont Juifs et STEIN y est peut-être le plus marqué. Il est marqué par quelque chose qui ne semble pas venir de lui, qui le dépasse. Il ne sera notamment pas capable d'aimer en son nom, ce qui fait qu'il va être perpétuellement amoureux puisqu'il se fera le représentant, le véhicule des amours des autres. Il va commencer par racoler pourrait-on dire, raccrocher Max THOR dont il a saisi l'intérêt pour ELISABETH. Repérant ensuite que le Max THOR en question est l'époux légitime de la nommée ALISSA qui apparaîtra par la suite, il va bien avant toute apparition d'ALISSA s'éprendre d'elle et ne plus pouvoir vivre sans elle. ALISSA, ELISABETTE, les choses vont se confondre lorsque par un jeu d'écriture Marguerite DURAS écrira ELISABETH, ELISSA.

Je vais vous donner un exemple qui connote à peu près l'arrivée d'Alissa, ALISSA qui vient récupérer son mari qui était là sur une voie de garage avant d'entreprendre vraiment des vacances. Il semble qu'il ne veuille pas partir tout de suite.

"Tu n'as peut-être pas envie de 'voyager cette année ?" demande Alissa avec retard. Elle sourit. "Tu as déjà beaucoup voyagé" ... "Ce n'est pas ça". Ils se regardent. "Je me sens bien ici, comme heureux" (...) "Comme heureux?" demande Alissa. "Je voulais dire à l'aise". STEIN repasse et adresse un bref salut à Max THOR. Alissa regarde très attentivement STEIN. "C'est un nommé STEIN. Quelquefois nous parlons". Les premiers couples commencent à sortir. Alissa ne les voit pas. "STEIN, dit Max THOR. Un Juif aussi". "STEIN". "Oui". Alissa regarde vers les baies. "C'est vrai que cet hôtel est agréable, dit-elle, à cause de ce parc surtout". Elle écoute. "Où est le tennis?". "En bas, il touche presque l'hôtel". Alissa s'immobilisa. "Il y a la forêt". Elle la regarde, ne regarde que la forêt tout à coup. "Oui". Elle est dangereuse demanda-t-elle ?". "Oui, comment le sais-tu ?" "Je la regarde, dit-elle (9) je la vois". Elle réfléchit, les yeux toujours au-delà du parc vers la forêt. "Pourquoi est-elle dangereuse? demande-t-elle". "Comme toi, je ne sais pas. Pourquoi ?". "Parce qu'ils en ont peur", dit Alissa. Elle s'adosse à sa chaise, le regarde, le regarde", "Je n'ai plus faim" dit-elle. La voix a changé tout à coup. Elle s'est assourdie. "Je suis profondément heureux que tu sois là". Elle se retourne, son regard revient. Lentement, "Détruire" dit-elle. Il lui sourit. "Oui. Nous allons monter dans la chambre avant d'aller dans le parc". "Oui". (1)

Après qu'ils soient revenus de leur chambre, STEIN rencontre ALISSA. STEIN dressé au-dessus d'ALISSA la regarde. "Alissa, dit-il, Il vous attendait, il comptait les fours". "Justement", crie Alissa. STEIN ne répond pas. Max THOR paraît en proie à un profond repos depuis que STEIN est arrivé. "Peut-être que nous nous aimons trop?" demande Alissa, "que l'amour est trop grand", crie-t-elle, "entre lui et moi, trop fort, trop fort? Entre lui et moi?" continue à crier Alissa, "entre lui et moi seulement il y aurait trop d'amour?" (...) "Nous faisons l'amour", dit Alissa. "Toutes les nuits nous faisons l'amour". (2)

Dans ce premier groupe de trois personnages, on ne va jamais savoir qui est qui, je vous l'ai dit on ne saura jamais qui parle. La seule tentative de définition va apparaître sous la formule "*nous sommes les amants d'Alissa*". C'est par là que STEIN et THOR se définissent. Mais la présence, les mots qui ont été dits, empêchent l'amour. Car en effet l'amour de ces deux

(1) Détruire dit-elle, pp. 32—34

(2) Id. pp. 40 et 52

personnages pour ALISSA l'amour de STEIN et de THOR pour ALISSA n'est jamais aussi vif que lorsqu'ALISSA n'est pas là, en son absence. Dès qu'elle est là quelque chose semble devenir impossible.

Dans la déclaration "*Nous faisons l'amour toutes les nuits*" il y a quelque chose que nous avons à entendre. Les deux formulations tout d'abord. C'est ALISSA qui dit "*Nous faisons l'amour toutes les nuits*". THOR, lui, dit: "*Nous monterons dans la chambre avant d'aller dans le parc*". Première impossible adéquation entre un homme et une femme qui essaient, lequel des deux, qui essaient de se prouver en multipliant les activités (10) amoureuses, qui essaient de se prouver que l'amour est tout de même possible. A la limite l'un d'eux voudrait transformer cet amour en continuité alors que l'autre, par tous les moyens, essaie d'introduire une scansion, des ruptures, des absences, de façon à permettre des rencontres, Cette continuité recherchée par l'homme, Max THOR, ici, c'est cette continuité qui fait que ses élèves s'endorment à son cours et qu'il peut dire qu'il a rencontré ALISSA. endormie à son cours.

Le deuxième groupe c'est ELISABETH dont on nous dit qu'elle s'appelle ALIONE, et incidemment apparaîtront un mari et une fille. Il y a un apparent mystère sur cette femme qui est là pour se reposer mais cette présentation est amenée avec tellement de génie que n'importe qui, en commençant à lire quelques mots à propos d'ELISABETH sait ce qu'il en est de cette femme, qu'elle est là pour se reposer d'une aventure amoureuse avortée, avortée comme l'avortement qui a été le prétexte à son placement dans cet hôtel de repos. Elle a été mariée jeune, elle n'a pas de profession, son mari est un industriel de la conserve alimentaire. Et puis voilà. On peut ajouter que l'homme qui l'a aimée, peut être avant son hospitalisation, était un médecin. Elle est déprimée. Elle ferait actuellement partie de ces dépressions avec lesquelles je n'ai pas fini de vous casser les pieds (I). Il apparaît que les trois premiers personnages vont tous partager l'intérêt de Max THOR pour ELISABETH et tous les trois vont en tomber amoureux, le terme n'est pas bon, vont l'aimer. Une première rencontre entre ALISSA et ELISABETH où ALISSA met en doute l'amour d'ELISABETH pour son mari. "*Si vous l'aimiez, si vous l'aviez aimée une fois, une seule, dans votre vie, vous auriez aimé les autres*" dit Alissa. "*STEIN et Max THOR*". "*Je ne comprends pas...*" dit Elisabeth. "*Cela arrivera dans d'autres temps*", dit Alissa, "*plus tard. Mais ce ne sera ni vous ni eux. Ne faites pas attention à ce que je dis*". "*STEIN dit que vous êtes folle*", dit Elisabeth. "*STEIN dit tout*". "*Si vous l'aviez aimé une seule fois vous auriez été capable d'aimer les autres*".

L'amour délie. L'amour est une expérience analytique En ce sens qu'il coupe, qu'il rompt des liens qui empêchent de partager, de répandre, (11) de répartir l'amour. Aimer une fois une personne constitue l'acte créateur qui rendra apte à aimer. C'est un acte créateur qui demande un effort c'est pourquoi ça n'arrive pas à tout le monde. Mais Marguerite DURAS va plus loin dans ce qu'elle nous livre de clé pour l'amour.

Je vais reprendre quelques passages parce qu'il faudra bien qu'on parle de cette destruction. "*La destruction capitale en passera d'abord par les mains d'Alissa*", dit STEIN. "*Vous êtes bien de cet avis*".

Nouvelle scène entre Alissa et Elisabeth. *Elle questionne du regard. Alissa attend. "Vous pourriez n'écouter personne" dit Alissa avec douceur, faire à votre guise*". Elisabeth ALIONE sourit "*Je n'en ai pas envie*". "*Vous voulez venir dans la forêt?*". Brusquement une certaine peur dans le regard d'Elisabeth ALIONE". Le débat est engagé. L'emmènera ou l'emmènera pas dans la forêt ?

(1) L'auteur est opposé à l'abus mercantile fait du terme de dépression.

“Pour revenir à ce dont nous parlions” dit STEIN, “la destruction capitale”. Est-ce à prendre au pied de la lettre. Dans un livre intitulé “l’Amitié”, Maurice BLANCHOT consacre quelques lignes à “Détruire, dit-elle”. Et il dit des choses intéressantes à propos de personnages durassiens, notamment qu’ils sont des points de singularité, façon comme une autre de dire qu’ils sont des signifiants. Mais il essaie de prendre la destruction au pied de la lettre. Or je ne suis absolument pas certain que la destruction, la destruction capitale dont parle DURAS ait quelque chose à faire avec la destruction comme peut l’entendre un homme. Et c’est là que la comparaison éventuelle des deux textes, de BLANCHOT et de DURAS, devient intéressante. BLANCHOT se réfère à une espèce de mythologie grecque en disant “Les Grecs saluaient en chaque adolescente l’attente d’une parole d’oracle” comme si ALISSA était une adolescente et comme si Max THOR et STEIN se référaient en quoi que ce soit au Panthéon grec. Une parole apportée par les Dieux dit BLANCHOT(1). Détruire mais détruire quoi ? J’ai évoqué ce qui dans l’autre est à détruire pour que nous puissions l’aimer, C’est-à-dire que ce que nous aimons dans l’autre c’est notre propre ombre portée sur lui, ou sur elle. Notre silhouette découpée dans l’autre. Autrement dit, l’amour usuel n’est que l’amour (12) du semblable, de l’alter ego, de l’autre moi-même. Ce qui est différent dans cet autre suscite l’inverse de l’amour, à savoir la haine. Alors détruire peut s’entendre maintenant dans deux sens ou bien détruire la partie étrangère de l’autre, voire l’autre dans son ensemble, ou bien détruire, mais comment, ce sentiment de haine suscité par l’altérité. Comment détruire un sentiment de haine, il n’y a qu’un seul moyen, c’est ce dont on ne parle pas souvent, le seul moyen de détruire la haine, c’est l’analyse

On vous a bien fait marcher en vous racontant que l’analyse avait quelque chose à faire avec l’amour. L’analyse de l’amour, la première oeuvre lacanienne, le premier geste de Lacan, ça a été de mettre la personne devant son miroir. Il n’y a rien d’autre dans l’analyse de l’amour que l’analyse de sa relation à sa propre image. Si l’analyse peut faire progresser un peu, ce n’est pas fréquent, c’est en nous faisant découvrir ce qui gît dans cette haine, le plus souvent parfaitement inconsciente et d’autant plus efficace qu’elle est inconsciente.

Que Freud ait été dans une position où il suscitait la haine, c’était la condition sine qua non pour inventer l’analyse. Ce n’est pas parce qu’on l’aimait qu’il a inventé l’analyse, c’est parce qu’on le haïssait, détestait n’est pas suffisant.

Il faudrait ici faire un développement sur l’hystérie. On y reviendra peut-être un jour ou l’autre pour reprendre cette question freudienne que l’hystérique est dégoûtée par la sexualité. C’était trop tôt pour Freud pour aller jusqu’au bout de ce qu’il venait de découvrir. C’est ce qui fait qu’avec Dora comme avec la jeune homosexuelle, l’analyse tourne un peu court, je n’irai pas jusqu’à dire qu’elle rate, mais au moment où Freud parle, l’amour est encore caché derrière ce qu’on ne peut pas appeler autrement que l’illusion naturaliste, ce que j’appelais tout à l’heure l’adéquation du sujet de l’objet.

De l’objet et du besoin si vous préférez. L’amour était considéré comme naturel. Or, si le travail de DURAS a un sens, c’est bien de nous montrer que l’amour n’a rien de naturel. Je vous l’ai dit, c’est une création (13) une oeuvre d’art, c’est toujours la première fois. Mais ce que nous montre Marguerite DURAS avec son “*Nous faisons l’amour toutes les nuits*”, c’est la répétition du même, avec les mêmes mots, les mêmes gestes, les mêmes signifiants répétés. On n’a plus affaire à une création. Aussi peu qu’on a affaire à une création dans la relation des êtres humains à leur dieu, nous avons affaire là à un rituel. Pour relancer la dynamique amoureuse, il est nécessaire d’inventer une situation d’où le naturel est exclu pour laisser

(1) Maurice BLANCHOT, *L’Amitié*, ed. Gallimard, p.132-136

entrer tout le danger contenu dans la forêt mystérieuse, à savoir l'angoisse et le désir et la situation la plus habituellement, la plus généralement méconnue et en même temps celle qui ne manque jamais lorsqu'il est question d'amour, c'est ce que les hommes appellent l'homosexualité féminine. Ca ne manque jamais dans toute expérience amoureuse.

“Alissa prend Elisabeth ALIONE par les épaules. Elisabeth se tourne. Elles se trouvent toutes les deux prises dans un miroir. “Qui vous fait penser à cet homme ?” demande Alissa. “A ce jeune docteur? STEIN peut-être”. “Regardez”, dit Alissa. Silence. Leurs têtes se sont rapprochées. “Nous nous ressemblons”, dit Alissa “Nous aimerions STEIN s’il était possible d’aimer”. “Je n’ai pas dit...protesta Elisabeth avec douceur. “Vous vouliez parler de Max THOR” dit Alissa”, et vous avez dit STEIN. Vous ne savez même pas parler”. “C’est vrai”. Elles se regardent dans le miroir, se sourient. “Comme vous êtes belle”, dit Elisabeth. “Nous sommes des femmes”, dit Alissa. “Regardez”. Elles se regardent encore. Puis Elisabeth met sa tête contre celle d’Alissa. La main d’Alissa est sur la peau d’Elisabeth ALIONE, à l’épaule. “Je trouve que nous nous ressemblons”, dit Alissa, “nous sommes de la même taille”. Elles sourient. “C’est vrai, oui”. Alissa fait glisser la manche d’Elisabeth C. Son épaule est nue ... “La même peau”, continue Alissa, “la même couleur de peau ... “. “Peut-être”... “Regardez, la forme de la bouche, les cheveux”. “Pourquoi les avoir coupés? J’ai regretté”. “Pour vous ressembler encore davantage”. “Des cheveux aussi beaux...” Je ne vous en ai pas parlé mais ... Pourquoi” ?

(14)II est difficile de savoir qui parle. “Elle ne l’aurait jamais dit, sait- elle qu’elle le dit? Je savais que c’était pour moi que vous les aviez coupés’ Alissa prend les cheveux d’Elisabeth ALIONE dans ses mains, met son visage dans la direction qu’elle veut. Contre le sien. “Nous nous ressemblons tellement”, dit Alissa ‘comme c’est étrange’... ‘Vous êtes plus jeune que moi, plus intelligente aussi’ ... “Pas en ce moment”, dit Alissa. Alissa regarde le corps habillé d’Elisabeth ALIONE dans la glace. “Je vous aime et je vous désire”, dit Alissa. (1)

On méconnaît toujours que chaque fois qu’il est question d’amour humain il ne peut s’agir que de celui que nous nous échinons à désigner comme pervers.

J’ai laissé en plan tout à l’heure la dépression. C’est une tentative de localiser à la maladie un mécanisme parfaitement universel, ce qui veut dire que personne à cette dépression n’échappe. Ce mécanisme universel c’est celui que j’ai évoqué tout à l’heure à propos de l’amour entre homme et femme, de STEIN amoureux des femmes qu’il ne connaît pas mais dont il flaire ou il présume, il prête l’amour à Max THOR, mécanisme aussi que nous venons de voir à l’état naissant dans cette scène d’amour au miroir d’ALIONE et ELISSA, ce mécanisme absolument universel, c’est qu’avant, tout est toujours possible. Avant que quelque chose se soit précipité, se soit réalisé. La dépression vient toujours après un acte. Alors on invente des catégories, des formes cliniques, on parlera de la dépression après un succès à un examen, après la fin d’une année scolaire emmerdante, on parlera de la dépression post-parfum, de la dépression du post-abortum, tout ça. Chaque fois que quelque chose est accompli. Comme si on regrettait le moment de l’accomplissement. Ce n’est pas vrai. Ce n’est pas de ça qu’il s’agit. Ce qu’on regrette c’est la période de l’attente, période de latence, période de l’avant, dont on ne prend jamais conscience parce que quand on y est, cette période de l’avant où tout est théoriquement possible, eh bien tout est enterré dans l’angoisse. Avant l’angoisse ; après la dépression. Et aussi longtemps que n’aura pas été extirpée la haine, que

cette haine concerne l'autre, qu'elle concerne (15)le Surmoi, aussi longtemps que n'aura pas été extirpée la haine, le cycle angoisse-dépression continuera et se répétera.

Ce qu'ALISSA et ELISABETH inventent c'est ce que l'autre offre, a à offrir, ça n'est pas l'objet a, ça n'est pas l'Autre disons a un grand A, ce que l'autre peut nous offrir, c'est justement ce vide dans lequel peut se mouler n'importe quelle création. C'est pourquoi j'ai choisi cet exemple dit d'homosexualité féminine, pour mettre en évidence cette nécessité du vide, nécessité infiniment plus difficile à créer chez l'homme ou avec un homme qu'avec une femme, mais ça ne veut pas dire que ce soit pour l'homme totalement impossible.

*

* *

II

(16) Souvenez-vous où se situe la haine. Elle est présente, elle est impliquée et non pas implicite, elle est impliquée dès le coup de foudre, elle est là dès le début des grandes amours parce que ce dont on s'éprend, c'est de sa propre image, je vous l'aurai répété une paire de fois, ce ne sera pas trop. Ce qu'on méconnaît c'est que du même coup quelque chose de l'ordre de la vente forcée se pratique et en même temps qu'on achète sa propre image, on s'approprie le cadre qui peut être tout différent. Si vous voulez exprimer ça en d'autres termes, il y a le semblable mais cette partie semblable de l'autre ne suffit pas à éliminer la partie différente, la partie autre et c'est celle-là qui "*mit im Kauf genommen wird*", est achetée en même temps. C'est ça qui vous est fourgué. Et ce lien imposé, car on en souffre, de renoncer à sa propre image, ce lien imposé fait que ce qui est haïssable et qui n'est pas le moi, mais l'autre, ce qui est haïssable vous reste collé aux fesses aussi longtemps que ce à quoi on tient. Le fameux objet a il y a longtemps qu'on n'en a pas parlé, de celui-là, objet perdu, objet partiel, comme vous voudrez, objet des pulsions partielles, est toujours caractérisé par ceci qu'il implique un lien ambivalent, à savoir un lien d'amour et un lien de haine intimement intriqués Au début des recherches des psychanalystes, Freud et puis les premiers de sa bande, tous ces objets, tous ces objets partiels, étaient à la fois objets de plaisir et de jouissance, et objets à détruire, ce qui n'implique pas que plaisir et destruction soient forcément différents, pas plus que destruction et jouissance .

(17)Le lien est imposé à un autre qui sera là jusqu'à la mort, c'est le verso du contrat pervers, sa part inconsciente. La solution qui serait à inventer, ce serait celle d'un lien sans contrainte, c'est-à-dire la transformation d'un lien en une relation. La solitude évoquée plus haut, je vous rappelle que tout ce détour était destiné à tenter de définir autrement la solitude, voire tenter de la situer autrement, la solitude devient disponibilité créatrice, mais elle ne s'acquiert qu'au prix de l'arrachement à cet objet, qu'au prix de l'arrachement à ce reflet de soi-même, qu'au prix du renoncement à ce reflet de soi-même pour être capable de construire dans ce lieu

laissé vide ou à ce lieu laissé vide, pour être capable d'inventer quelque chose qui n'était pas prévu au programme.

La haine donc ne se localise pas au comble de l'horreur ni du pitoyable. Elle est la doublure de tout lien imposé. On peut même se demander, c'est parfaitement légitime, si ça n'est pas la haine, inconsciente bien sûr, qui amène la création de ces liens. On pourrait analyser le texte que je vous ai lu sur l'avortement, en tentant de mettre en évidence la haine dont est pétri le rédacteur de ce texte. Là on a affaire à un cas extrême où la dimension d'amour qui vient en général enrober la haine, manque radicalement. Vous me direz mais comment ça se remarque, si la haine ça se remarque facilement, comment la dimension d'amour se remarque-t-elle. C'est un petit problème qu'on pourrait laisser en suspens. Je vous dirai tout de même que la dimension d'amour n'est pas sans relation avec la dimension d'humour. Je ne suis pas en train de vous réciter les lettres de Jacques VACHER mais il avait, lui, repéré cette relation entre l'amour et l'humour. L'amour trop sérieux, ça, ça n'est qu'un avatar de la haine. À étudier ces liens on découvre une chose dont on ne se souvient pas assez souvent, qu'on ne rappelle pas assez, à étudier ces liens, on découvre que si un progrès est à espérer, c'est dans l'affranchissement par rapport à ces liens. Délier, délier des liens délier des vœux, délier, en grec ça se dit analyser

Un des titres auxquels vous avez cette semaine échappé ça a été "*la Mort lente*". Vous voyez que je donne dans le mélo aujourd'hui. Mais ce n'est pas parce que vous avez échappé au titre que vous échapperez au contenu.

(18) L'idée de la mort lente m'est venue alors que, comme tous les ans, je faisais avec mon ami DORNER un cours sur l'obésité. Parce que quand un clinicien est sérieux et qu'en même temps il n'a pas renoncé à cause de ce sérieux, qu'en même temps il n'a pas renoncé à la dimension de l'humour, eh bien il se rend très rapidement à l'évidence, à savoir que l'obésité dont on fait des traités de pathologie, ça n'a rien à faire avec l'objectivité scientifique, et que dans l'immense majorité des cas on se heurte le nez à ce qu'on appelle pudiquement, comme je l'ai déjà dit, des problèmes psychologiques. Et c'est en général un dialogue assez amusant que nous menons, en entretiens même avec les étudiants, ils ne sont pas très nombreux, sur ce que peut signifier l'obésité au point de vue psychologique. Eh bien j'en avais assez ce jour-là de ramener une fois de plus l'oralité des mères gaveuses et tout ce qui s'en suit, je suis parti de l'aspect phénoménologique. Pourquoi j'y aurais pas droit, moi aussi, à des termes pompiers ? L'aspect phénoménologique de l'obésité, eh bien regardez un obèse, même sans qu'il soit phénoménal, regardez un obèse, il est entouré d'une couche de graisse, ça me paraît une vérité de Lapalisse. Mais si vous évoquez certains mammifères gras, de l'otarie à la baleine, vous vous rendez compte que cette couche de graisse est en même temps une couche protectrice contre le froid, pourquoi pas, toujours est-il que ces mammifères gras ont construit autour d'eux une forteresse comme notre obèse, et cette forteresse, comme toute forteresse à deux fonctions elle protège ceux qui l'occupent contre les assauts venus de l'extérieur mais en même temps elle peut faire figure de prison ; on est puni de 5 ans, 10 ans, 20 ans de forteresse, c'est-à-dire qu'elle empêche les extérieurs de rentrer mais elle empêche aussi, cette forteresse, les intérieurs de sortir Cette forteresse est pratique parce qu'elle trace matériellement le cercle magique déjà souvent évoqué, elle trace le cercle magique qui distingue un ensemble intérieur de l'ensemble extérieur. Alors bien sûr on peut broder là-dessus, quel est l'assiégeant, ça peut être la mère qui ne demande qu'à pénétrer ça peut être aussi n'importe quelle sollicitation extérieure et à l'intérieur qui est-ce qu'il y a ? Le Moi ? Tu parles à l'intérieur, eh bien ce sont les pulsions, ce qui fait que le petit jeu maman-gros-bébé ce n'est qu'un modèle, qu'une image, de tout ce qui vient faire cercle magique (19) entre l'autre et l'un. À partir de l'obésité, il est facile de développer toutes les autres formes de mort lente. Pourquoi mort lente, eh bien parce que malgré tout, l'obésité, à partir d'un certain point,

ça entraîne une hypoventilation, une hypoxie cérébrale, toute une série de choses qui abrègent la vie, qui rendent les gens plus ou moins végétatifs, légumineux et la morte lente ce n'est pas qu'on soit amené lentement à la mort, mais c'est qu'on est ralenti tout simplement, mortifié de son vivant. Alors c'est vrai pour toutes les surcharges ; demandez aux médecins, ils vous diront tout ce qui peut surcharger un organisme ; c'est vrai pour les drogues, que ce soit l'alcool, le tabac, ou bien les drogues prohibées, les autres sont monopole d'État, donc pas prohibées. Il y a toute une série de maladies, non pas de la civilisation mais de maladies des civilisations, qui rentreraient dans cette mort lente parce que, quoi qu'on dise de la civilisation occidentale, la moyenne de vie n'est pas tellement inférieure dans la culture occidentale aux moyennes de vie chez les bons sauvages.

Ca nous montre qu'il y aurait en fait pour toutes ces drogues, suralimentation ou paraalimentation, il y aurait un bon usage de tous ces agents de mort lente parce que, encore une fois, ces agents de mort lente s'avèrent être des objets a, ils sont parfaitement ambivalents parfaitement duplices et que s'ils peuvent apporter la joie, ils peuvent également apporter la destruction. La mort lente, c'est destiné bien sûr à échapper à l'autre ou à détruire ce que l'autre a mis en nous, détruire ce que l'autre a mis en nous ce n'est peut-être pas tout à fait dans le droit fil de ce que je vous ai raconté jusqu'à présent, mais c'est peut-être là qu'il faut dresser l'oreille, parce que vous allez voir comment la haine va basculer.

La forteresse dans laquelle le sujet se cache, lui sert aussi à cacher, à receler ses trésors. Qu'est-ce que c'est que ces trésors, sinon ce qu'il a dérobé à l'autre et que l'autre avait mis en lui. C'est un peu compliqué ça Mais pourquoi est-ce que vous vous figurez qu'on vous aime ? Ce serait bien si c'était pour votre belle gueule. Ne vous figurez pas tout de même que l'autre voit votre gueule, il ne voit que la sienne, il ne voit que ce qu'il a appris à déchiffrer et il a mis en vous quelque (20) chose qui va vous rendre précieux à ses yeux. Quoi? Il serait bien ennuyé si on le lui demandait. Et c'est comme ça que ça se passe l'hainamoration. C'est comme ça qu'on tombe amoureux. On découvre celui ou celle en qui on va déposer quelque chose Bien sûr je traduis ça en termes du langage commun. Ce n'est pas comme cela que ça s'exprime. C'est le fantasme inconscient qui est là à l'oeuvre comme l'aimant qui fait se promener la limaille de fer sur un bout de carton, le fantasme inconscient choisit le réceptacle précieux dans lequel il va déposer son bien le plus précieux. La forme court-circuitante c'est évidemment le foutre, le sperme. L'autre, l'autre précieux pour le mâle en chaleur, c'est la femelle accueillante qui va laisser en elle se développer le germe d'où sortira le nouveau roi de la création. Ca s'entend dans le dialogue amoureux. Vous retrouverez dans vos souvenirs, dans vos représentations de l'avenir ce que vous allez dire à lui ou à elle ou à eux, peu importe, combien vous allez par vos mots transformer l'autre en coffre-fort.

Et imaginons maintenant que cet autre vous joue le tour de cochon de s'enfermer dans une forteresse. Imaginez que l'enfant, le petit garçon, je prends l'exemple le plus simple, dans lequel la mère avait déposé, vous voyez, encore une fois ça se renverse, ça ne marche pas dans le sens prévu au programme, imaginez que le petit garçon donc dans lequel la mère avait déposé ses fantasmes phalliques, imaginez que ce petit garçon au lieu de devenir le Don Juan de service ou le grand tombeur qui amènera à la mère dévorante des tombereaux de nanas, imaginons qu'il enterre le phallus mis en lui dans la graisse et que cette graisse envahisse tout, zizi compris au point qu'il disparaisse, qu'on ne le voit presque plus, ça s'appelait autrefois le syndrome adipo-génital parce que les médecins étaient venus y foutre leur nez dedans eux aussi, c'est une sale blague, il y a de quoi déclencher la haine. Il n'y a pas qu'entre mère et enfant que ça se passe. D'ailleurs est-ce l'évolution ou est ce le retour à un état de choses antérieures? Combien de mères actuellement se plaignent non plus de l'obésité de leur petit garçon mais de l'obésité de leur petite fille. Là aussi il y a un phallus qui a été déposé et qui risque de rester enterré, de ne pas se multiplier. Et ne croyez pas que je vais me contenter de

rester chez les enfants. Je ne suis pas psychiatre infantile. Parce que chez les malades dont nous (21) avons eu l'occasion de discuter avec des médecins qui s'occupent d'obésité, bien sûr, on retrouve souvent mais pas toujours une certaine obésité de l'enfance, on retrouve une tradition, je ne dirai pas une hérédité familiale d'obésité. Mais il y a quelque chose qui ne manque jamais les engraissements de la lune de miel. On s'emmerde tellement qu'on passe son temps à bouffer. "Ma femme est si bonne cuisinière que j'ai engraisé de 15 kilos dans les trois premiers mois du mariage". Elle aussi. Et ils n'ont pas vu qu'ils étaient en train de construire leur forteresse mutuelle et réciproque l'un contre l'autre. Et plus cette forteresse sera épaisse, plus elle aura des chances de faire durer la mort lente c'est-à-dire cette espèce de curieuse jouissance de la haine qui se berce de l'espoir de la destruction de l'autre en sachant bien que de cet autre on ne pourra pas se passer A partir de là on pourrait déduire des conseils thérapeutiques pour le traitement de l'obésité. Ca je les réserve aux médecins qui viendront me voir pour ça.